



SESSION DE 2000

EXPRESSION ET COMMUNICATION

(EXPRESSION FRANÇAISE)

DURÉE : 3 heures. – COEFFICIENT : 0,5

Aucun document ni matériel ne sont autorisés

DISSERTATION

VIOLENCE EN FRANCE

De cet ensemble de recherches, les unes centrées sur des institutions, les autres consacrées à des territoires urbains, il est possible de dégager plusieurs enseignements.

Un premier point concerne le phénomène de la violence proprement dit, ses sources, ses significations. Dans les expériences concrètes que nous avons envisagées, la violence est tout à la fois ce que l'on observe – ou que l'on croit observer – et un mode de qualification ou de catégorisation ; elle est lourde de sens, même si ce sens est lui-même nécessairement perverti, tordu, voire inversé, et à bien des égards défini par d'autres protagonistes que les acteurs de la violence eux-mêmes. Elle n'est jamais totalement déconnectée du contexte dans lequel elle surgit, ou se façonne, elle n'est ni un attribut congénital ou biologique propre à certains individus ou à certains groupes, ni une constante anthropologique, elle résulte de processus qui ouvrent le double espace de sa matérialisation objective et des représentations qui la font percevoir comme telle.

Si la violence urbaine s'est développée sur fond de crise économique et sociale, d'exclusion ou de précarisation de pans entiers de la population, elle tient aussi aux carences des institutions et doit alors être référée à l'État et à notre modèle républicain. Dans ses formes canoniques, ce dernier entend incarner l'universel tout en assurant une correspondance étroite entre l'intérêt de la collectivité nationale, celui des organisations qui le transcrivent concrètement et celui des personnels qui le font fonctionner. Mais cette correspondance a cessé d'avoir pour elle la force de l'évidence : les fonctionnaires et autres personnels à statut s'inquiètent pour leur propre sort, qu'ils n'associent que de plus en plus artificiellement aux thèmes de la fraternité et de l'égalité ; le développement des institutions est de plus en plus soumis à des logiques économiques, commerciales et financières ; et les conceptions qu'elles proposent de l'intérêt collectif fonctionnent de plus en plus comme des discours incantatoires cachant de plus en plus mal les promesses non tenues de la devise républicaine. Les normes imposées et garanties par la République dans l'école ou les services publics, et, plus largement, dans toutes les institutions, se dissolvent ou cessent d'être transcrites dans des comportements, des rôles et des attentes de rôles.

La violence a partie liée avec la déstructuration du modèle républicain et donc, corrélativement, avec l'incapacité croissante des institutions à remplir leurs missions classiques. Elle procède, de ce point de vue, de la désocialisation d'individus dont la personnalité ne peut plus comme auparavant se construire par l'intégration des normes et des valeurs et par l'intériorisation des formes d'autorité et des règles de conduite, ce qui ouvre la voie à diverses logiques de construction de soi, y compris par la violence. Et là où le sens commun perçoit dès lors une crise de l'ordre, un ensemble de défis à l'État ou aux institutions qui l'incarnent, un désordre, nos travaux apportent une invitation à renverser les interprétations spontanées et à interpeller les institutions : *sans aggiornamento*, sans réflexion et travail sur elles-mêmes, sans redéfinition du sens de leur action, de leurs

Tournez la page S.V.P.

fonctions, de leurs missions, elles continueront à avoir leur part de responsabilité dans l'insécurité et la violence qu'elles prétendent combattre. L'aveuglement consiste pour elles à imputer à la société et à leur environnement ces difficultés qui leur sont en bonne part internes, et qu'elles contribuent à produire.

Ce qui vaut pour les institutions que nous avons étudiées vaut également pour la famille, qui elle aussi à bien des égards se désinstitutionnalise et se transforme, produisant en son sein des relations qui ne sont plus celles de la socialisation classique. Ces transformations, comme l'a montré François de Singly, sont à bien des égards de l'ordre de l'invention, et si elles éloignent la famille contemporaine des modèles autoritaires les plus normatifs, elles n'en créent pas moins de nouveaux liens familiaux, et ne se limitent pas à l'image de la crise. Mais là où les inégalités se creusent, où la chute sociale se précise, où la précarisation et l'exclusion progressent, la famille est dominée plus facilement par la crise que par le renouveau, ce qui contribue à façonner des personnalités qui seront plus que d'autres susceptibles de passer à la violence physique.

La violence, en deuxième lieu, résulte de processus sociaux de ségrégation. À l'ère industrielle, lorsque régnait le plein emploi, les classes populaires étaient intégrées socialement par le travail ; les classes dominantes et dirigeantes, tout en marquant éventuellement une grande distance sociale et spatiale – dans l'habitat notamment –, ne pouvaient se définir en dehors du rapport social qui tout à la fois les liait et les opposait aux travailleurs. Ce rapport conflictuel s'est défait, la société s'est fragmentée et une partie non négligeable de la population, désormais placée hors rapports sociaux, ou presque, est perçue comme inutile, voire menaçante, par beaucoup de ceux qui continuent à dominer et organiser la vie économique ou simplement à y participer. La relation sociale improbable laisse la place, dès lors, à l'exclusion, à la précarité, à la pauvreté, auxquelles s'ajoutent couramment, de la part des « inclus », l'indifférence, l'ignorance et, pire encore, des conduites de discrimination raciale et de ségrégation renforçant l'éloignement social par la mise à l'écart dans l'espace. La violence des jeunes, comme on le voit nettement à Lyon, procède du caractère intolérable de cette ségrégation qui fabrique chez ceux qu'elle affecte d'intenses frustrations, de l'ennui, un vif sentiment de déréliction et d'abandon, la conviction fondée d'être victimes d'une grave injustice, de devoir subir la disqualification, la stigmatisation et le mépris. Le paradoxe, que révèle l'expérience de Strasbourg, est que la violence trouve également un espace dans des situations où la ségrégation spatiale – déjà minimisée dans cette ville du fait que les quartiers populaires sont situés *intra muros* – est activement refusée par les autorités municipales. Encore faut-il ajouter immédiatement que la violence strasbourgeoise est plus une construction et un ensemble de perceptions qu'une réalité massive : nous y reviendrons.

Si les jeunes des quartiers de relégation constituent des enrégés, sont perçus comme des classes dangereuses, des barbares aux portes de la ville, retournés à l'état de nature ou presque – d'où le succès dans l'opinion du thème de la violence des très jeunes –, s'ils semblent constituer une menace pour les braves gens et les quartiers paisibles, que ceux-ci soient ceux du centre-ville, d'une ville centre, ou encore situés au sein même de banlieues par ailleurs à problèmes, c'est au terme de processus dont ils sont bien peu les maîtres. En amont, la colère, l'insécurité, les incivilités ou la violence émeutière sont en effet façonnées par l'égoïsme et par les pratiques de ceux qui entendent se débarrasser des classes « inutiles » en les propulsant au plus loin, grâce à un habitat séparé et à des transports publics les tenant à distance, sans parler de la discrimination dans l'emploi. Les violences juvéniles comportent des éléments de réponse à une violence subie, aussi bien symbolique – et faite alors de mépris, d'ignorance, de stigmatisation – que concrète – et lourde de ségrégation et de discrimination. Et si elles sont le produit direct du changement social et de l'accroissement des inégalités, elles en sont également le fruit indirect dans les milieux populaires les plus affectés par la crise économique, la précarité et le chômage : les relations intrafamiliales se dégradent, nous l'avons dit – le cadre de notre recherche ne nous a pas permis toutefois d'approfondir ce thème, auquel il faudrait consacrer une analyse à part entière –, les mères deviennent dépressives ou irritables, il se développe chez les jeunes une culture d'agressivité, voire de tendances à la paranoïa procédant d'une faible estime de soi. Là où la société industrielle accordait le respect aux familles ouvrières, l'exclusion façonne une culture où les plus démunis sont davantage considérés avec mépris – une culture de « *winner-loser* », dit Oliver James –, dans laquelle les perdants ont recours plus qu'avant à la violence.

Michel WIEVORKA, *Violence en France*, 1999, Éd. du Seuil (p. 329-332).

Dissertation

« La violence [...] procède, de ce point de vue, de la désocialisation d'individus dont la personnalité ne peut plus, comme auparavant, se construire par l'intégration des normes et des valeurs et par l'intériorisation des formes d'autorité et des règles de conduite, ce qui ouvre la voie à diverses logiques de construction de soi, y compris par la violence. »

Après avoir commenté les termes de cette analyse (au paragraphe 4 du texte), vous direz si vous pensez que la violence est uniquement une « logique de construction de soi ».